

David Mc David
au
Congo Brazzaville

Une aventure de David Mc David

Jack Voukassovitch

Traduit de l'anglais (américain)
par Diane Cheymol

Cet ouvrage est une fiction.
Les personnages et les situations sont purement
imaginaires.

Les idées ou propos des personnages, de même
que les citations utilisées, ne reflètent pas
nécessairement ceux de l'auteur.

Copyright 2022 Jack Voukassovitch
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-9571422-3-1
Dépôt légal : Mars 2022

Je dédie ce livre à ceux qui m'adorent, ils se
reconnaîtront sans peine.

*Les vrais amis se révèlent dans l'adversité,
comme les étoiles dans la nuit.*
Chu Meg – Proverbe chinois

Deux étions, et n'avions qu'un cœur.
François Villon

Amsterdam.

Trois heures du matin, quartier rouge...

Je préférerais bleu... voire rose... le rouge
exciterait-il les hommes, comme les taureaux ?!
Quelqu'un pourrait-il éclairer ma lanterne ?!

Bien emmitouflé dans un épais raincoat, un
bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles,
j'essayais de lutter contre un froid de canard,
classique en hiver dans cette ville.
La pluie n'arrêtait pas de tomber dru depuis deux
jours et se mêlait au brouillard des canaux, voilant
la lumière des réverbères qui en devenait blafarde.

J'étais à l'abri sous un porche du Centrum,
dissimulé dans l'ombre. J'attendais l'arrivée de
mon contact depuis vingt minutes.
Je m'abstins d'allumer une clope, pour ne pas
risquer de me faire repérer.
J'apercevais une partie du Singel Canal dans
lequel se reflétait un néon publicitaire forcément
rouge, qui clignotait tel un cyclope. La maussade
perspective me fit penser à un ami borgne que je
préfèrais regarder du côté de son œil valide...

Amsterdam... Amsterdam...

Il faut prononcer ce mot les lèvres presque fermées, comme un ventriloque, en émettant une sorte de bourdonnement, et voilà votre cerveau qui voyage, parsemé de bateaux, de marins, de tavernes noyées de fumée, d'alcool et de filles faciles.

Ma rêverie fut interrompue par l'arrivée d'une camionnette noire, aux côtés recouverts d'un sticker jaune qui disait « Delivery Service ».

Arrivé au milieu de la place, le véhicule ralentit, la porte latérale glissa et un corps fut projeté par terre.

Sans marquer d'arrêt, la camionnette s'éloigna pour disparaître dans un nuage de pluie et de brouillard.

A la torsion du dos du mec sur les pavés luisants, j'en conclus qu'il n'y aurait pas de discussion, comme espéré.

Dans ce cas, no other way, foutre le camp et vite de cette ville et de ce pays.

C'était un « méchant » avertissement, tous frais payés.

Messieurs les Anglais, tirez les premiers !
Comte d'Anterroches – Bataille de Fontenoy
11 mai 1745

London.

Deux jours plus tard, toujours en cet hiver glauque et frigorifique, sympas ces hivers dans le Nord de l'Europe !

Je vous refais le topo !... Oui ?... Non ?... Allez, ça me fait plaisir de vous remettre dans l'ambiance !

Toujours trois heures du matin, mais passées cette fois de trente minutes, je refaisais le planton, avec l'indispensable raincoat, obligatoire sous cette pluie qui tombait par rafales, et qui se mêlait au fog, façon « cats and dogs ».

Marrantes, les expressions imagées des Roastbeefs...

Je m'imaginai très bien des chats et des chiens terrorisés, les yeux exorbités, les membres écartelés, s'écraser sur l'asphalte en poussant des miaulements aigus et des aboiements rauques, puis se précipiter clopin-clopat dans tous les sens.

Cette vision me fit sourire, j'en avais besoin depuis Amsterdam.

Mais là aussi, ma rêverie fut interrompue par l'arrivée d'une grosse berline noire qui ralentit à mi-chemin entre la place de Picadilly Circus et les arcades où je m'étais dissimulé.

Là encore, la voiture ne s'arrêta pas, la porte arrière s'ouvrit et un corps fut propulsé, qui tourneboula sur le macadam détrempe et gluant.

Avec un sentiment de déjà-vu, tout en notant l'angle que faisait le cou par rapport au buste, j'en conclus que je n'arriverais pas à effectuer l'ordre de mission que m'avaient confié mes employeurs.

J'étais démasqué, localisé, mais avec la chance que quelqu'un avait décidé que ce n'était pas encore mon tour de gésir mort dans cette flaque...

Deux avertissements de cette nature en trois jours, ça me faisait tout de même froid dans le dos, plus le froid extérieur... je sentis nettement une intime partie de mon anatomie rentrer dans sa coquille !

Il était temps de foutre le camp, loin si possible, au chaud, si possible bien accompagné, mais avant cela...

*La vie brise tout le monde,
et ensuite, quelques-uns deviennent plus fort aux
endroits où ils ont été brisés.*

Ernest Hemingway

Paris.

Les « expats » américains des années 1920 à Paris constituaient la « Génération Perdue », comprenant moult artistes, intellectuels, écrivains, dont l'aventurier Hemingway fut un des plus célèbres, et qui fit rêver beaucoup de ses compatriotes.

Aujourd'hui, le mythe de cette vie passée d'Hemingway à Paris perdure dans l'esprit des Américains de tout âge, et je n'y échappais pas.

Je décidai de m'offrir un weekend off, côté Paname, avant de mettre les voiles vers mon port d'attache de Venice Beach, en Floride du Sud, côté Golfe du Mexique, où il fait bon vivre.

Nous les Yankees – ou Gringos comme vous préférez – notre cœur s'enflamme au nom de « Montmartre, Moulin Rouge, Pigalle, French Cancan (sans culotte à la Grande Époque !) ... »

Je dégottai un petit hôtel plus à « sans le sou » qu'à touristes, mais c'était en rapport avec ma philosophie de vie.

Le *weather* était plus agréable, c'est pour cela que les londoniens trouvent le climat de Paris « parfait » pour eux !

Je ne fus pas déçu de mes balades dans le nord de cette ville. Mais le Paname et sa rue de Ménilmontant dans son jus, dans sa gouaille, n'était plus celui du temps de Maurice Chevalier, le « progrès » était passé par là...

Mille choses avancent, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf reculent, c'est là le progrès.

H.F. Amiel – Écrivain et philosophe, originaire des bords du lac Léman, comme J.J. Rousseau

Une de mes passions, ce sont les pays chauds. J'aime les pays ensoleillés, les Tropiques, en un mot les cocotiers. Dans ces pays, quand vous descendez la passerelle de l'avion et posez les pieds sur le tarmac, vous ressentez ce qui se passe dans la tête d'un steak qui atterrit sur un gril, pour moi c'est tout bon, je me sens vivre, vive cette chaleur !

Je ne supporte plus, ou de moins en moins, le froid insidieux des capitales du Nord.

Donc, bouffées de chaleur, bouffées de vie, bouffées d'amour pour cette vie, que pourtant, de temps en temps, je déteste.